

## À LA RECHERCHE D'UNE MÉDECINE CLASSIQUE CHINOISE - UNE CONVERSATION AVEC ELISABETH ROCHAT DE LA VALLEE

Ren Ruru

Université de Science et de Technologie du Huazhong, Wuhan, Chine

Université du Shanxi, Taiyuan, Chine

stephan.y@163.com

**RÉSUMÉ :** Madame Élisabeth Rochat de la Vallée, sinologue sénior et traductrice française de trois classiques chinois : *Zhuangzi*<sup>1</sup>, *Huainanzi*<sup>2</sup> et *Huangdi neijing*<sup>3</sup> (*Suwen* et *Lingshu*) est titulaire d'une licence et d'un master de lettres classiques (Paris-Nanterre), d'une licence et d'un master de philosophie (Paris-Nanterre) et d'un D.E.A. de chinois (Paris-Jussieu). Elle a publié plus de cinquante livres et articles sur la philosophie chinoise et la médecine chinoise et enseigne des textes de médecine chinoise à des praticiens dans environ vingt pays. Cette entrevue est le résultat d'une réunion virtuelle accompagnée d'une correspondance par courrier électronique. Dans cette entrevue par Ren Ruru, la sinologue Élisabeth Rochat de la Vallée a parlé d'un voyage de cinquante-cinq ans avec la médecine classique chinoise. À partir d'une séduction intellectuelle, elle se plonge d'abord dans les pensées taoïstes de Laozi<sup>4</sup> et de Zhuangzi avant de se lancer dans les études de la médecine classique chinoise. Pour elle, la médecine chinoise se présente comme une continuité entre une connaissance abstraite et le geste que l'on fait dans la vie. À côté de cet amour avec la médecine chinoise, elle a tissé une amitié profonde avec le Père Claude Larre<sup>5</sup> et le Docteur Jean Schatz<sup>6</sup>, avec lesquels elle a travaillé pour la traduction et la diffusion des textes de la médecine chinoise dans des pays d'Europe et d'Amérique. Pour elle, la médecine chinoise est une médecine holistique qui peut apporter une autre vision à la médecine occidentale. C'est toujours dans le dialogue que l'on va construire la médecine de l'avenir.

**MOTS-CLÉS :** médecine chinoise, classiques chinois, traduction, enseignement de la médecine chinoise.

**Abstract:** Madame Élisabeth Rochat de la Vallée, senior sinologist and French translator of three Chinese classics: *Zhuangzi*, *Huainanzi* and *Huangdi neijing* (*Suwen* and *Lingshu*) holds a license and a master's degree in classics (Paris-Nanterre), a license and a master's degree in philosophy (Paris-Nanterre) and a D.E.A. in Chinese (Paris-Jussieu). She has published more than fifty books and articles on Chinese philosophy and Chinese medicine and teaches Chinese medicine texts to practitioners in approximately twenty countries. This

---

<sup>1</sup> Zhuangzi 庄子/《庄子》: L'un des très grands auteurs philosophiques taoïstes (IVe siècle av. J.-C) et son ouvrage principal.

<sup>2</sup> Huainanzi 《淮南子》: L'un des textes philosophiques chinois du IIe siècle av. J.-C.

<sup>3</sup> Huangdi neijing. 《黄帝内经》: L'ouvrage de base de la médecine chinoise, rédigé entre I<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et le IX<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.; composé du Suwen et du Lingshu.

<sup>4</sup> Laozi 老子: L'un des très grands auteurs philosophiques taoïstes (IV<sup>e</sup> siècle av. J.- C) et l'auteur de Daodejing.

<sup>5</sup> Père Claude Larre: 1919-2001, grand sinologue, directeur de l'Institut Ricci de Paris et de l'École européenne d'acupuncture (en 1987).

<sup>6</sup> Docteur Jean Schatz: 1919-1984, co-fondateur de l'Ecole Européenne d'Acupuncture, fut un très grand acupuncteur et l'un des principaux artisans de son rayonnement en Europe et dans le monde.

interview is the result of a virtual meeting accompanied by email correspondence. In this interview by Ren Ruru, sinologist Élisabeth Rochat de la Vallée talked about a fifty-five-year journey with classical Chinese medicine. From an intellectual seduction, she first immersed herself in the Taoist thoughts of Laozi and Zhuangzi before embarking on the studies of classical Chinese medicine. For her, Chinese medicine presents itself as a continuity between abstract knowledge and the actions we make in life. Alongside this love with Chinese medicine, she forged a deep friendship with Father Claude Larre and Doctor Jean Schatz, with whom she worked for the translation and dissemination of knowledge of Chinese medicine in Europe and in America. For her, Chinese medicine is a holistic medicine that can provide another vision to see Western medicine. It is always through dialogue that we will build the medicine for the future.

**KEYWORDS** : Chinese medicine, Chinese classics, translation, teaching of Chinese medicine.

RRR : Bonjour, madame ! Merci d'avoir accepté mon interview. J'ai bien honneur de pouvoir parler avec une grande sinologue sur sa carrière de traduction et de recherche sur la médecine chinoise. Avant de commencer, je voulais vous poser une petite question : Vous souvenez-vous encore de vos premières rencontres avec la culture chinoise ? Ces impressions culturelles ont-elles un rapport avec votre future carrière de traductrice et de chercheuse en médecine chinoise ?

ERV : Ma mère m'a toujours dit que j'avais fait du chinois dès ma naissance. Quand elle était enceinte de moi, elle écoutait à la radio une série d'émissions sur la Chine et la civilisation chinoise.

Quand j'avais une vingtaine d'années j'ai rencontré le Père Claude Larre, jésuite et sinologue. Il travaillait alors sur sa traduction du Daodejing<sup>7</sup>, ainsi que sur des textes du Zhuangzi, du Yijing et autres classiques avec un petit groupe d'amis appelé « le Cercle de jade ». Totalement perdue et totalement fascinée, j'ai travaillé beaucoup avec le Père Larre et j'ai suivi les cours de Max Kaltenmark à l'Ecole Pratique de Hautes Etudes. Et puis en 1974, j'ai décidé de partir à Taïwan pour apprendre le chinois parlé. J'ai tout fait complètement à l'envers en commençant par l'écrit et la langue ancienne pour arriver ensuite à la langue moderne parlée.

Avant mon départ à Taïwan, Père Larre et moi-même avions déjà rencontré le docteur Jean Schatz, et donc on a commencé à s'intéresser aux textes de la médecine. Jean Schatz était médecin et acupuncteur. À l'époque, on connaissait très peu les écrits classiques de la médecine chinoise. En France, il y avait Soulié de Morant, c'était déjà énorme, mais c'était quand même limité, la plupart des textes sur lesquels il s'appuyait venait de quelques livres postérieurs, principalement des compilations du XVIe et XVIIe siècles. On voulait remonter aux textes de base, en particulier, bien sûr, le *Huangdi Neijing*. Avec le Père Larre, et puis d'autres amis aussi, nous avons commencé à vraiment travailler sur ces textes pour essayer de les comprendre.

RRR : La plupart de vos travaux ont été consacrés à la médecine chinoise classique. Au début de votre carrière, pourquoi avez-vous choisi de traduire le *Suwen* en français ? Vous avez hésité peut-être entre de différentes versions du *Suwen* ?

---

<sup>7</sup> Daodejing 《道德经》 : Livre *De la Voie et de la Vertu* attribué à Laozi.

ERV : Oui, je fais la médecine chinoise depuis 50 ans mais, à l'époque, peu de textes médicaux étaient vraiment connus, travaillés, traduits et expliqués. Le *Suwen* était le seul qui avait pratiquement un début de la traduction en anglais, et en français, Chamfrault (Chamfrault et Ung :1957) qui avait essayé, peut-être à partir du chinois ou du vietnamien, de traduire un peu. Donc, on savait que le *Suwen* et le *Lingshu* étaient des textes de base. Mais peu de chose était vraiment connu, à partir le titre, des idées générales et quelques citations.

Quand on a commencé en 1972, il n'y avait pas beaucoup de textes qui venaient de Chine continentale. Après, on a commencé à avoir des éditions, des appareils critiques, mais on n'en avait pas à l'époque. Et à Taïwan, il y avait des éditions mais qui n'étaient pas excellentes. Quand je me souviens, quand je revois maintenant, les éditions sur lesquelles j'ai travaillé, je me demande comment je pouvais lire, ce n'étaient même pas des caractères d'imprimerie de moderne, c'étaient des copies de textes du XIXe siècle, c'est avec ça qu'on a commencé à travailler. On avait bien un ou deux livres déjà publiés en Chine continentale dans les années '50 et '60, de petites éditions du *Lingshu* et du *Suwen*. Mais rien de bien sérieux. Petit à petit, on a pu avoir les documents pour travailler et regarder davantage. Je me souviens, j'ai déjà commencé à voir d'autres éditions même à Taïwan, je crois qu'il y avait aussi des commentaires de Zhang Zhicong<sup>8</sup> et de Ma Shi<sup>9</sup> qu'on regardait, qu'on lisait avec une loupe. Je dois les avoir, je sais plus où je les mets mais je pourrais te montrer un jour, si tu veux, les éditions sur lesquelles j'ai travaillé. C'était incroyable, c'était à peine lisible. On fera mieux dans les années 1980, là ça a commencé beaucoup à se développer, on a pu acheter des éditions de *Taisu*<sup>10</sup> ou de Wang Bing<sup>11</sup>, on a pu regarder même le *Zhengjiu Jiayi Jing*<sup>12</sup>, on a regardé le *Jinggui yaolue*<sup>13</sup>. Il y a eu beaucoup de publications dans les années 1980s et 1990s, avec un appareil critique de plus en plus riche. Petit à petit, on a intégré tout ça.

RRR : Vous avez appris auprès du Père Claude Larre et du Dr Jean Schatz et vous avez travaillé ensemble la traduction des onze premiers traités de Suwen. Vous souvenez-vous encore de la manière dont vous avez organisé ce travail ?

ERV : On avait travaillé ensemble pour la traduction. Pour les onze premiers chapitres, je faisais la traduction, après avec Père Larre, on relisait, on reprenait ensemble la traduction, et moi je faisais les commentaires et les notes, et le Père Larre relisait et je travaillais après avec Jean Schatz pour voir les questions qui se posaient, les commentaires à faire, les explications médicales à avoir, c'était surtout comme ça. À l'époque où on a fait cette publication, Jean Schatz a commencé à être malade. Mais ce fut un travail d'équipe tout le temps.

---

<sup>8</sup> Zhang Zhicong 张志聪 : L'un des principaux commentateurs du Suwen du 17<sup>e</sup> siècle.

<sup>9</sup> Ma Shi 马蒨 : L'un des principaux commentateurs du Suwen vers le 15<sup>e</sup> siècle

<sup>10</sup> Taisu 《太素》 : L'une des grandes compilations des textes médicaux canoniques (dynastie Sui, 7<sup>e</sup> siècle), par Yang Shangshan

<sup>11</sup> Wang Bing 王冰 : L'un des principaux commentateurs du Suwen du 8<sup>e</sup> siècle.

<sup>12</sup> Zhengjiu jiayi jing 《针灸甲乙经》 : L'un des textes médicaux canoniques du 3<sup>e</sup> siècle, par Huang Fumi

<sup>13</sup> Jinggui yaolue 《金匱要略》 : L'un des textes médicaux canoniques du 3<sup>e</sup> siècle, par Zhang Zhongjing.

RRR : Les notes en bas de page sont très importantes pour faciliter la compréhension du texte et nous pouvons voir que certaines notes dans votre traduction font référence à d'autres textes classiques chinois. Pensez-vous que la théorie de l'intertextualité a influencé vos méthodes de traduction ?

ERV : Je ne suis pas très influencée par la théorie en elle-même, parce que j'avais fini mes études quand elle s'est pleinement développée. Mais il est évident que j'ai toujours regardé d'autres textes pour comprendre un texte.

Il y a deux choses différentes dans les textes de médecine. Il va y avoir d'un côté les commentaires et les autres textes de médecine qui nous donnent l'interprétation, et surtout quand on est dans la clinique qui donnent des ouvertures pratiques et qui sont intéressants, parce que des fois, on ne comprend pas très bien dans le texte à quelle situation concrète ça correspond, comme dans tous les arts et artisanats. Par exemple, un livre sur la peinture, même un livre théorique sur la peinture, va apprendre le fondement, mettre dans l'état d'esprit de la peinture, va faire comprendre la peinture, mais il faut quand même travailler avec quelqu'un pour savoir quel est le geste. Bon, il y aura des livres qui expliqueront davantage le geste, qui interpréteront quelque chose. Donc, les commentaires ou les ouvrages médicaux postérieurs vont aider à comprendre, parce que les gens qui les ont écrits avaient une compréhension du texte et de la pratique que ce texte donne et éclaire. Ils avaient une compréhension qui était au moins aussi bonne que celle qu'on pourrait avoir aujourd'hui, mais évidemment différente par le simple fait qu'ils étaient dans le chinois, dans leur langue et dans leur civilisation, même s'il faut tenir compte des différences d'époque, alors qu'un occidental reste toujours avec son esprit occidental. Moi, je ne peux pas lire un texte chinois comme un chinois, je ne le pourrai jamais. Mais, j'apporte quelque chose d'autre, la lecture des occidentaux apporte une autre vision, différente mais compatible, avec celle des commentateurs chinois de toutes les époques.

Et aussi la deuxième intertextualité est celle des textes qui ne sont pas dans le même sujet ou dans le même champ, des textes qui ne sont pas des textes médicaux, mais qui sont de la même époque, ou un peu antérieurs, c'est-à-dire les textes qui éclairent la façon de voir le monde et la vie, et permettent de comprendre le sens des mots à l'époque de la rédaction.

RRR : Votre traduction est un grand succès. Sivin Nathan, sinologue américain, apprécie beaucoup votre traduction : « Les traductions des sept<sup>14</sup> chapitres individuels par Claude Larre, Jean Schatz et Elisabeth Rochat de la Vallée sont supérieures aux autres traductions européennes en ce qui concerne le troisième critère. Elles n'ont pas une approche philologique et ne consultent pas les parallèles dans le *Taisu* et d'autres textes. Très interprétatives, elles sont destinées en premier lieu aux acupuncteurs et autres praticiens. Ils fournissent non seulement des traductions littérales, mais aussi des extraits de Wang Bing et parfois d'autres commentaires, des paraphrases développées et des explications sur les idées sous-jacentes<sup>15</sup> (Sivin Nathan 1993:221). Ici, le troisième critère

---

<sup>14</sup> Quand Sivin Nathan a publié cette remarque en 1993, il a écrit « les sept chapitres du *Suwen* », mais en fait, la traduction faite par Claude Larre, Jean Schatz et Elisabeth Rochat de la Vallée comprend 11 chapitres du *Suwen*.

<sup>15</sup> Madame Elisabeth Rochat de la Vallée insiste à ajouter cette note : Sivin Nathan a fait cette remarque avant la publication des traductions en anglais par Paul Unschuld, qui sont d'excellentes traductions du *Nanjing*, du

est la fidélité dans l'explication des concepts médicaux chinois, et comment interpréter la fidélité dans la traduction ? En traduisant le *Suwen*, comment équilibrez-vous les horizons du texte original, des commentaires chinois et de vos propres regards ?

ERV : Ça c'est exact. C'est extrêmement important, la fidélité. Alors quand on a fait les onze premiers chapitres, nous avons choisi une formule avec des commentaires, des notes et des explications en français pour essayer de traduire tout près du texte et d'être compréhensible, voilà le problème, c'est pour ça qu'on travaillait beaucoup les traductions.

Quand on travaille, on a le texte, on essaie de comprendre ce qu'il veut dire, non pas simplement grammaticalement, on essaie de comprendre ce qu'il veut dire, quel est le sens profond, qu'est-ce que l'auteur a voulu dire, sinon, ce n'est pas la peine de traduire. Le texte doit vouloir dire quelque chose et l'auteur a voulu dire quelque chose. Donc, on essaie de voir cela. On commence à traduire, à mettre en français ce qu'on a pensé que l'auteur voulait dire. Qu'est-ce qu'il voulait exprimer, comment on va dire ça en français. À ce moment-là, on va s'éloigner du mot-à-mot du chinois, en s'éloignant on fait une première, une deuxième et une troisième traduction, on comprend et on dit, voilà, j'ai compris ce qu'il voulait dire. Là, on revenait sur le chinois, en disant : comment maintenant puis-je revenir à quelque chose qui garde ce sens, mais qui va être plus près du mot-à-mot du chinois. Alors on avait une autre phase où on revenait textuellement vers le chinois au plus près des mots chinois. Et là on arrive à la traduction finale. En général, on fait six ou sept traductions. Voilà comme ça, en s'éloignant pour comprendre le sens et en revenant ensuite au plus près du texte, c'était comme ça qu'on procédait.

Bien sûr, ça dépend des textes et des difficultés, ça peut aller plus vite. Mais toujours avec ce mouvement : d'abord comprendre le sens profond et comment ça se dit en français. Parce qu'une traduction, c'est de dire dans la langue de réception, ce qui a voulu être dit dans la langue d'origine. Donc, il faut rester objectif bien sûr, mais on ne peut pas être totalement objectif, car c'est moi qui comprends, s'il n'y a rien à comprendre, pourquoi je traduis ? S'il y a quelque chose à comprendre, c'est moi, en tant qu'être humain - avec tout ce qui me constitue spécifiquement - qui comprend ce que ça veut dire, sinon, les intelligences artificielles vont traduire beaucoup mieux que moi.

Moi, je comprends quelque chose, je sais ce que c'est par rapport aux humains aussi, je vais le mettre dans la traduction, mais en même temps, je garde, par la connaissance de tous les autres textes à la fois médicaux et non-médicaux de la même époque, le sens des caractères et des mots. Il y a des lois dans le chinois classique et le rythme de la phrase. Qu'est-ce qui est possible et pas possible ? Donc pour bien traduire, il faut se carrer, de vraiment faire très attention, d'avoir ce que l'on appelle en français des « garde-fous », des règles de traduction qui empêchent de se méprendre sur le sens du texte, qui endiguent notre imagination, et en même temps, il faut donner le sens, il faut que quelqu'un ait compris un sens pour le donner. C'est toujours l'acrobatie entre les deux.

En ce qui concerne les commentaires, je regarde toujours le texte au moins une première fois avant de lire les commentaires, car les commentaires peuvent influencer la traduction et bloquer un angle de compréhension ; je les regarde dans un deuxième temps, en tenant compte de l'époque de leur rédaction et, parfois, des idées ou convictions de leurs auteurs. Il faut toujours faire attention, car parfois il y a des perspectives dans les

commentaires qui sont différents de l'original, mais qui sont quand même très intéressantes! On prend comme un exemple les commentaires de Wang Bi<sup>16</sup> dans le *Daodejing*, ce n'est pas nécessairement ce que veut dire le *Daodejing*, mais c'est une œuvre par elle-même. Un peu moins en médecine, mais c'est quand même parfois un peu comme ça aussi. Après, évidemment la traduction dépend aussi de l'audience visée, pour qui on va écrire, si ça c'est pour des acupuncteurs, si ça c'est pour des médecins. Nous avons beaucoup écrit pour les médecins et les acupuncteurs. Il fallait qu'ils oublient un peu la médecine occidentale pour entrer dans la médecine chinoise, et bien évidemment ne pas oublier la médecine occidentale quand même à la fin, bien sûr. Ne pas vouloir interpréter la médecine chinoise avec leurs connaissances de la médecine occidentale. Pour des acupuncteurs, des praticiens, des médecins et non-médecins, mais des gens qui ne s'intéressaient pas nécessairement à l'anthropologie ou à l'histoire. Donc on a laissé de côté beaucoup de choses que l'on peut connaître par ailleurs. Donc on a beaucoup eu d'audience des praticiens d'une façon ou autre, on a surtout écrit pour eux! Évidemment, ça fait qu'il y a certaines explications qu'on ne donne pas nécessairement, parce que ça ne les intéressait pas, or on a donné ces informations dans d'autres cours qu'on faisait sur la pensée taoïste etc. Un certain nombre d'informations étaient et sont données dans des cours plutôt que dans des livres, en particulier des cours destinés aux praticiens qui veulent aller plus loin dans l'étude et la compréhension des textes. Mais ces informations risquent d'alourdir les livres et d'en rendre la lecture plus difficile au public visé.

RRR : Selon WorldCat, votre traduction (Rochat et Larre : 2005) est très bien accueillie dans le monde entier (environ 109 bibliothèques ont collectionné votre traduction) et elle a été rééditée et réimprimée plusieurs fois (2005, 2012). En même temps, on peut lire sur Amazon des commentaires comme « Très bonne expérience », « On a toujours autant de plaisir à lire et à redécouvrir les fondements de la pensée médicale chinoise (et les subtilités aussi) » etc. Vous avez peut-être suivi d'autres traductions de Suwen, comme celles d'Albert Husson (Husson : 1973), de Jacques-André Lavier (Lavier : 1990) ou de Paul Unschuld (Unschuld et Tessenow : 2011)? Où se situe la spécialité de votre traduction ?

ERV : Dans les traductions, en français, par exemple, quand on a commencé, il n'y avait rien. Chamfrault (Chamfrault et Ung : 1957) avait essayé de traduire un peu. Il y a maintenant la traduction de Milsky (Milsky et Andrés : 2010), qui n'est pas mauvaise, et en anglais, je pense que la seule traduction en anglais qui mérite vraiment le titre de traduction, c'est celle de Paul Unschuld. C'est une très bonne traduction, très académique et quand j'ai des fois (rarement) des désaccords avec sa traduction, c'est parce qu'il y a une référence à une pratique. Paul n'est pas un praticien, moi, je pratique, j'ai toujours fait un petit peu, je n'ai pas une clientèle, mais j'ai toujours voulu sentir les pouls, traiter des patients pour savoir de quoi on parle, parce que ça change tout.

RRR : Certains sinologues affirment qu'il est inutile de financer les traducteurs chinois pour qu'ils traduisent leurs propres œuvres vers d'autres langues, car les traducteurs doivent

---

<sup>16</sup> Wang Bi 王弼 : L'un des principaux commentateurs du *Daodejing* du III<sup>e</sup> siècle.

toujours traduire dans leur propre langue (Chen Cheng 2012 :202). Que pensez-vous de ce point de vue ? Dans le cadre de la traduction de textes médicaux chinois, quel pourrait être le modèle de traduction idéal ?

ERV : Oui, c'est intéressant. Il ne faut pas d'hégémonie. Il est certain que la langue chinoise classique est longue à comprendre et à apprendre. Il faut apprendre toute une culture. Et des personnes de langue et de culture chinoise ont plus de facilités, mais en même temps, comme je disais tout à l'heure, elles vont rester d'une certaine façon dans le monde chinois. L'approche occidentale pourra apporter d'autres perspectives qui vont faire vivre cette médecine, parce que ce qui est important, c'est que ça soit une médecine après qu'elle soit une médecine chinoise. Le plus important, c'est qu'on ait une façon pour l'être humain de soigner l'être humain, qui a des excellences, qui a fait ses preuves, qui peut réussir si elle est bien pratiquée. Et qu'il ne faut pas renoncer à cette médecine ou la réduire à n'être qu'un sous-produit ou une partie de la médecine occidentale. Il faut qu'elle soit et reste une médecine en tant qu'elle-même et qui continue à évoluer. Et maintenant, pour continuer à évoluer, il faut accepter le regard des occidentaux aussi bien que des Chinois, c'est cela qui fera la richesse. Donc, à ce moment-là, on retombe dans ce que je disais tout à l'heure, il faut éviter toute sorte d'hégémonie, c'est-à-dire, une interprétation qui va écraser les autres, et qui va alors même pouvoir aller jusqu'à interdire aux autres d'exister, et puis ça apporte quoi? Aucune traduction, même la meilleure, n'est définitive. Cinquante ans après, disons, il faut refaire le travail, parce que la langue dans laquelle ça a été traduit, elle n'existe plus exactement la même façon. En cinquante ans, la langue évolue.

Il y a des dangers constants qui sont les dangers d'hégémonie, c'est surtout valable pour les textes de pensée, par exemple le *Daodejing*, le *Zhuangzi*, bien sûr à la limite pour tous les textes, je dis toujours, lisez plusieurs bonnes traductions, s'il y en a. Évidemment, il y a beaucoup plus de bonnes traductions du *Daodejing* qu'il n'y ait de bonnes traductions du *Suwen*, parce qu'il y en a beaucoup plus. Il y a des centaines de traductions du *Daodejing*, il y a quelques traductions du *Suwen*. Donc, évidemment, ce n'est pas du tout la même chose. Mais il y a une pluralité d'approches de la part de gens sérieux. Il y a forcément une subjectivité, il y a ma culture, il y a qui je suis, il y a comment je comprends un mot, mon âge. Mais pourquoi tel mot serait celui qu'il faut absolument employer, ou telle interprétation serait celle qu'il faut donner, bien sûr, on ne va pas donner des interprétations très différentes. Je dis, quand il y a des traducteurs sérieux, ils vont être en désaccord sur quelques points, mais sur 90% ou 95%, c'est à peu près la même chose, mais cela peut être rendu différemment. Et il est important de garder la richesse de ces différences.

RRR : Pour les traducteurs de textes médicaux chinois, comment peut-on relever les défis à l'ère du Chat-GPT ?

ERV : Le problème, c'est si la machine comprend de quoi il s'agit. Bien sûr, c'est l'intelligence, mais est-ce que cette intelligence comprend ce qu'est un être humain et ce qu'est de soigner un être humain? Est-ce que la machine comprend ce que c'est que la vie? Si l'on pose à une intelligence artificielle : qu'est-ce que c'est que la vie? Je ne suis pas sûre qu'elle donnera une très belle réponse, sans doute meilleure que beaucoup d'êtres vivants. Mais en même temps, je repose la question, est-ce que la machine sait ce que c'est la vie?

Est-ce qu'elle le sait? Je ne sais pas, moi, je ne suis pas une spécialiste, je ne peux pas y répondre, mais il me semble qu'elle ne le sait pas, qu'elle sait répondre à la question, mais qu'elle ne le sait pas, et quand on est dans des choses comme la médecine, quand on est dans de l'art, de l'artisanat, quand on est dans le vivant, c'est important de savoir, non seulement comme une machine, intellectuellement, mais de savoir aussi, parce qu'on est vivant, ce que c'est que la vie qui est en nous, qui est moi. ? Et cela est important dans les thérapies, dans les soins, dans la relation. Si ce n'est pas là, quelle médecine pouvons-nous pratiquer? Quelle médecine nous pratiquerons, si nous disons qu'il n'y a pas besoin d'être vivant, ni de savoir par soi-même ce qu'est la vie pour pratiquer la médecine ou tout autre chose qui est une sorte de perpétuelle création et de récréation de la vie? Il y a une différence entre la médecine et la mécanique.

L'intelligence est fondée énormément ou presque uniquement sur la mémoire, la mémoire est toujours une partie importante de l'intelligence. Y a-t-il encore quelqu'un, une personne, et quelle personne, quand plus aucune mémoire n'est là ? C'est une question. Quelqu'un a perdu la mémoire, par la démence, la sénilité ou l'alzheimer, peut-il encore dire quelque chose d'intelligent? Je pose la question. Et cette personne n'aura pas forcément conscience que c'est intelligent, mais elle peut dire quelque chose qui lui sort comme ça, de sa propre vie qui est très juste et très intelligent, mais elle ne pourra pas faire une démonstration ou un discours intelligent, parce qu'elle n'a pas accès à la mémoire, et la machine est un peu le contraire. Elle ne va jamais avoir une faute de mémoire, mais elle aura peut-être une faute d'intelligence du vivant.

RRR : Vous avez déjà publié des dizaines d'ouvrages et d'articles sur la médecine classique chinoise, dont beaucoup ont été traduits en anglais, en italien, en espagnol et en portugais. Quel est le point de départ de vos recherches?

ERV : Tout à fait au départ, bien sûr, je réimagine forcément un petit peu, parce que comment raconter exactement quelque chose qui s'est passé il y a 55 ans. Il y a la mémoire des faits, et puis il y a la mémoire fictive, la mémoire qu'on a ressentie qui aussi se forme un peu, difficile de les distinguer parfaitement.

Ce qui m'avait attirée, au-delà évidemment d'une séduction intellectuelle, c'est le chinois et la pensée chinoise tels qu'en parlait le Père Larre justement. J'ai commencé avec le *Daodejing* et le *Zhuangzi* dans le chinois même, évidemment je n'y ai rien compris. Mais petit à petit, je comprenais donc, il y avait une séduction intellectuelle et une stimulation très forte de la vitalité qu'il y a dans ces textes. Et du reste, je suis toujours une fan de Zhuangzi pour la vitalité. C'est incroyable ce qu'il y a dans le *Zhuangzi*. Donc, ça me plaisait, et je cherchais, j'avais dix-neuf ans ou vingt ans, je cherchais on pourrait dire une raison de vivre. A cet âge-là, on cherche tous les raisons de vivre, et on n'a pas beaucoup de bonnes réponses. En particulier quand on est dans une civilisation, on voit beaucoup les défauts de cette civilisation, par exemple, on voit les défauts des spiritualités, les défauts des religions, on en voit énormément les abus, les défauts, les non-sens, etc. Et on a du mal à retrouver la vitalité qui les anime ou qui les animait. Donc, par exemple, la religion chrétienne, qui est évidemment celle dans laquelle j'ai été élevée et celle qui dominait en Europe dans les années '50 et '60, ne faisait plus aucun sens pour moi.



Donc je cherchais du sens que je n'ai jamais trouvé dans le bouddhisme, je respecte énormément le bouddhisme, ce n'est pas le problème, mais je n'ai jamais trouvé quelque chose dans le bouddhisme. Puis je cherchais assez profondément quelque chose qui pourrait donner du sens. Et un sens, pour moi, devait aller de la racine aux branches, c'est-à-dire que ça devait être quelque chose qui a été fondé dans l'intelligence humaine, et qui en même temps puisse permettre à l'être humain de vivre une vie dans une certaine direction qui soit en accord avec son intelligence et avec cette sorte de sentiment de réalité qu'il y a dans la compréhension. C'est-à-dire, je comprends quelque chose, mais ce que je comprends m'aide à comprendre la vie et à nourrir la vie. Je ne le disais pas tout à fait dans ce terme-là, mais c'était à peu près comme ça. Donc, il me fallait une sorte de continuité entre une connaissance très abstraite ou intellectuelle et le geste que l'on faisait dans la vie. Par exemple, si j'ai une machine, si je n'utilise pas la machine correctement, si je ne comprends pas le mode d'emploi, la machine va casser. Je vais casser la machine. Mais quand on est dans le monde intellectuel, surtout la France dans les années '60 et '70, on peut dire n'importe quoi, on peut prétendre ici et là voilà la manière de vivre et d'utiliser la vie, mais ça peut être n'importe quoi, parce qu'en fait, on dit les choses, mais il n'y a pas de sensation, on fait n'importe quoi, puis on ne sait pas très bien à quoi ça rime.

Donc, ce que je cherchais - quand même, ça je me souviens - c'était quelque chose où il y aurait une sensation d'une certaine façon, une sorte d'expérience vitale. Par exemple dans la médecine, si je comprends ce que veut dire cette médecine, et si je la pratique, j'ai un résultat, la personne ira mieux ou bien non. Mais voilà, j'aurais une sensation, le mal disparaîtra ou s'améliorera ou ne changera pas ou empirera, il y aura quelque chose. Et ceci est encré ou fondé non pas simplement dans une connaissance technique, mais dans une connaissance de la vie. Alors évidemment, en français après les lettres classiques, le latin, le français et le grec, j'ai fini mes études de philosophie aussi, et j'ai commencé en chinois avec le *Daodejing* et le *Zhuangzi*, et là j'ai perçu ce sens de la vie. Et la médecine classique dans les textes-là me semblait une opportunité de voir si l'on pouvait réaliser cette sorte de continuité, entre la connaissance, la compréhension, le sens de la vie, le vécu de la vie, l'intelligence de la vie et son expression dans une pratique. Dans la pratique, la médecine, ça marche ou ça ne marche pas, offre une sensation, une réaction de la vie elle-même dans un être. J'espérais que je pourrais construire une sorte de continuité entre tout cela, qui était ce que je recherchais pour donner le sens à la vie, et que je ne trouvais plus du tout dans les approches occidentales. Donc je ne savais pas du tout si c'était vrai ou pas, mais j'avais l'intuition qu'on pouvait y arriver. Voilà c'est ça qui m'a motivée au début.

Et puis, ça continue de me motiver après avec toutes ces années. Tu sais que quand je traduis et que je travaille les textes ou que j'enseigne, ce qui est fondamental, bien sûr, c'est d'être exact d'un point de vue médical et de rendre service à ceux qui pratiquent pour mieux faire le diagnostic, pour mieux faire un traitement, mais ce qui est fondamental, c'est comment nourrir la vie, pas simplement le yangsheng<sup>17</sup>, mais de prendre soin de la personne, comment nourrir la vie d'une façon générale, non seulement en moi mais aussi dans tous les êtres particuliers, avec qui je peux être en contact et comment soutenir l'élan vital qui s'exprime en chacun.

---

<sup>17</sup> Yangsheng : 養生, traduit en français comme nourrir la vie.

RRR : Vos recherches se concentrent sur l'explication des concepts et des termes de la médecine classique chinoise, nous pouvons citer *Les 101 notions-clés de la médecine chinoise*, *La symbolique des nombres dans la Chine traditionnelle*, *Les points du Maître-Cœur - Jueyin de main*, *Les points du méridien Yangming de pied* etc., à votre avis, pourquoi est-il si important d'étudier les concepts et les termes de la médecine chinoise ?

ERV : Si la médecine chinoise peut apporter quelque chose, c'est une approche des mouvements de la vie qui n'est pas identique à celle du monde occidental. Si l'on ramène à l'identique, ça ne sert à rien de passer des années à essayer de traduire le chinois ancien, si c'est pour dire la même chose, c'est idiot. Par contre, pour avoir une approche différente, il faut changer de paradigme, il ne faut pas avoir les mêmes, justement il faut arriver à voir autrement. Pour arriver à voir autrement, il faut quand même comprendre sur quoi se fonde cette autre approche. Nous partageons une expérience de la vie, c'est la même vie que nous vivons, c'est le même réel dans lequel nous sommes, mais nous ne pouvons pas le dire de la même façon. Il faut surtout nous méfier de l'abstraction, d'une trop grande conceptualisation, qui nous éloigne de la réalité de la vie. Si nous préférons travailler les mots plutôt que de travailler le sens profond des choses, la réalité qu'ils nous aident à saisir, alors nous nous mettons en danger (comme dirait Zhuangzi). Une façon d'auto-explication et d'exprimer pour soi-même son ressenti va être lié également au langage et à la manière quand on comprend les choses ; on a le risque de traduire pour soi et non pas pour les autres, de « se comprendre », mais sans pour autant faciliter la compréhension des autres par notre traduction.

Il y a aussi la difficulté à traduire ce qui n'a pas d'équivalent dans une autre culture, et donc n'a aucun mot pour le dire exactement. Par exemple, les notions du Yin yang, du Qi, du Wuxing, n'ont aucun équivalent exact en Occident. Ce n'est pas pareil, si l'on ramène à quelque chose qu'on connaît déjà, si on traduit par un mot de notre langue comme si c'était l'exact équivalent du mot chinois on n'a rien gagné. C'est pourquoi j'emploie rarement le terme « énergie » pour traduire « Qi ». J'évite parce que ça ramène à un concept occidental qu'on connaît et cela donne l'illusion d'avoir compris ce que la culture chinoise classique veut dire par « Qi », alors que « énergie » rend compte, au mieux, d'une partie du sens du mot « qi 氣 ».

Donc, si l'on calque la connaissance que l'on a du concept occidental sur l'approche chinoise, évidemment, là on n'a rien à gagner. Ce n'est pas la peine. Si c'est pour dire qu'il y a de l'énergie, je n'ai pas besoin de travailler le Qi pendant cinquante ans pour savoir qu'il y a de l'énergie, et de plus l'énergie définie à la façon occidentale. Donc, pour avoir une approche qui puisse différer, il faut arriver à comprendre ce que signifient réellement les mots, les notions, de la langue chinoise classique, à l'intérieur de la culture qui les a forgés et qui s'est réciproquement formée aussi avec eux. Un caractère chinois ne peut jamais être ce que veut dire tel ou tel mot dans une langue occidentale. Comme j'ai dit toujours, si je suis dans une technique, j'ai par exemple un marteau, un marteau d'une certaine taille, avec un manche qui a cette forme, et une tête qui est comme ça, le marteau qui a la même dimension, la même forme, ça sera un marteau. Je peux avoir les mêmes mots dans toutes les langues, il n'y a pas de changement du paradigme, il n'y a pas de changement du concept, c'est la même chose comme une vis, et là on est dans le glossaire. On transpose un son d'une langue dans le son d'une autre langue, mais on se réfère exactement à la même chose.

C'est comme ça qu'on peut faire du commerce. Si non, on ne le fait pas. Mais quand on est sûr d'autres choses, qu'on ne peut pas cerner à la même manière. Par exemple, si je parle de l'esprit, je ne peux pas dire quelle est sa longueur ou son épaisseur, dans quel métal il est fait. Si je parle de l'essence, ça ne peut pas être défini de cette façon-là comme le Qi et le Yinyang. A ce moment-là, je dois faire tout un effort pour regarder qu'est-ce que ça peut être, quelle est la différence, comment on voit ça, comment ce monde est un monde de Qi. Il ne suffit pas d'expliquer que ce n'est pas pareil, il faut ensuite regarder ce que c'est, après il faut que chacun travaille en soi-même cette propre perception. Ce qui prend beaucoup de temps.

Je ne dis pas que je vois le Qi comme un Chinois, surtout pas comme un Chinois d'il y a deux mille ans bien sûr, c'est impossible. Mais c'est devenu une façon d'exprimer la réalité pour moi. Et donc, à ce moment-là, on regarde différemment, les choses changent imperceptiblement. On ne quitte pas l'approche occidentale, on reste dedans, et en même temps, on l'enrichit, on la transforme par ce qu'on a appris de cette autre façon de regarder, d'analyser et de présenter. C'est une approche de la réalité au même titre que les autres.

RRR : La médecine chinoise est influencée par la philosophie chinoise, par exemple le taoïsme et le confucianisme. Selon vous, comment les conceptions philosophiques influencent-elles la recherche en médecine chinoise ?

ERV : Oui, bien sûr. Évidemment, il y a deux choses à dire. On peut employer le terme de philosophie ou non. Certains disent la philosophie, d'autres disent la pensée. Moi, ça m'est égal. Ça dépend des définitions que l'on donne. Beaucoup de choses sont comme ça. Deuxièmement aussi de l'époque, je regarde par rapport à la médecine chinoise, je ne regarde que les textes écrits avant le premier ou deuxième siècle de notre ère. C'est-à-dire, les textes qui ont pu influencer les élaborations des théories de la médecine. Et après, on peut toujours éventuellement regarder ceci et cela, ça m'arrive de faire une allusion. Mais la plupart du temps, je prends des textes du quatrième, troisième, deuxième, premier siècle avant notre ère ou premier siècle de notre ère. C'est surtout là-dessus que je concentre ma recherche. Parce que c'est vraiment la culture qui a produit les théories de la médecine et que ces théories sont enracinées dans l'approche de la vie. Beaucoup de choses ne sont pas dites dans les textes de médecine, parce qu'elles sont dites ailleurs, et des choses importantes, ce qui concernent les esprits, les émotions et énormément de choses comme cela. Ce n'est pas dit ou dit brièvement dans les textes de médecine, parce que le fondement et les développements sont dans les textes classiques et que tout le monde le savait. Cela faisait partie de la connaissance commune. Donc, effectivement, je crois que là on ne peut pas se passer de la connaissance de ces textes. Comme je disais tout à l'heure, il n'est pas nécessaire de connaître le chinois ou les caractères chinois pour être un bon praticien, mais pour enseigner, c'est différent. Je ne dis pas que tous les professeurs ou tous les enseignants de la médecine chinoise doivent connaître le chinois, mais ça devient plus important d'en connaître un peu. Par exemple, dans une école, il est plutôt bien s'il y a au moins une personne qui a eu accès aux textes chinois fondamentaux pour éviter des erreurs ou contenir l'imagination qui est un peu folle parfois.

RRR : Outre la traduction et la recherche en médecine chinoise, vous avez enseigné le chinois, les textes chinois classiques et les textes médicaux chinois dans le monde entier. Quelles sont les attentes communes des étudiants ? Quels sont leurs différents besoins ?

ERV : Ça c'est difficile pour plusieurs raisons. D'abord ce que je peux dire d'un pays ne serait pas la même chose il y a trente ans et maintenant. Par exemple, en France maintenant, les motivations des personnes pour étudier la médecine chinoise ne sont certainement pas les mêmes aujourd'hui qu'il y a quarante ans. La deuxième chose, c'est le problème de relations avec des étudiants à travers des langues. Quand on est en France et en français, ça marche bien. On peut échanger, ce n'est pas le problème. Mais si je vais en Pologne, moi, je ne parle pas le polonais, donc je dois parler avec des personnes qui parlent soit le français soit l'anglais, qui parlent ces langues plus ou moins bien, et là ça devient plus difficile d'avoir une discussion profonde. Donc, je peux avoir des impressions et leur valeur varie selon les contextes, si c'est en français ou en anglais, avec une langue commune ou pas etc. Donc c'est difficile à dire. Moi, je vois par exemple, de plus en plus, les étudiants un peu partout poser de moins en moins de questions, sauf exception, sauf de temps en temps, tout un coup, il y a quelque chose, et puis tout le monde parle, mais c'est rare. Et il y a moins de questions qu'il y a quinze ans ou dix ans. Peut-être un effet Zoom aussi. Ou la nécessité de passer et réussir des examens, d'avoir l'autorisation légale de pratiquer, de construire une pratique réussie et donc rentable, sont des choses toujours importantes et nécessaires ; mais elles le sont sans doute davantage aujourd'hui qu'il y a quarante ans ; souvent au détriment d'un souci de comprendre ce que l'on fait dans la pratique, d'être curieux de l'énoncé et la pratique de cette médecine dans sa langue et sa civilisation d'origine. Les motivations sont sans doute plus « matérialistes » pour beaucoup ; il leur suffit donc de savoir comment reconnaître une pathologie, qu'elle soit identifiée dans la médecine occidentale ou bien chinoise, et de connaître le protocole de soin à appliquer (par exemple de savoir quels points à puncturer). Bien sûr, on trouve encore des personnes passionnées par l'étude en profondeur et la compréhension de la vraie médecine chinoise classique, fondée en elle-même, sur son propre corpus de textes (physiologie, psychologie, nosologie, etc.). Mais elles sont plus rares.

RRR : Qu'est-ce que la médecine chinoise pourrait-elle apporter au monde d'aujourd'hui ?

ERV : Énormément de choses. Je pense qu'on a toujours intérêt à faire évoluer quelque chose par l'apport nouveau, une langue évolue par des mots qui arrivent, non seulement les mots qui sont fabriqués dans la propre langue, mais les mots arrivent de l'extérieur. Parce qu'ils vont véhiculer quelque chose. La pensée évolue un peu pareil, elle évolue en elle-même et par elle-même, mais aussi par tout ce qui vient de l'extérieur. C'est pareil pour une médecine. Une médecine qui évolue, mais uniquement par elle-même, va se scléroser et risque de ne pas voir ses propres pièges, d'être aveugle à ses mauvais côtés. Parce qu'on s'aveugle sur soi-même. On devient autiste en quelque sorte, on se ferme complètement sur soi. Donc, il est important qu'il y ait des apports, mais des véritables apports comme je disais tout à l'heure que la médecine chinoise soit considérée comme une médecine à part entière, et non pas comme un ensemble plus ou moins hétéroclite et empirique, dans lequel on prend ça et là quelque chose. Par exemple telle plante a tel effet, c'est intéressant ; ou bien ce point-là va libérer des endorphines, on peut le mettre en

relation avec le système lymphatique, ou paralympatique, ou nerveux ... C'est très bien, mais ce n'est pas ça qui va réellement faire une réelle évolution. Donc, il faut qu'il y ait une médecine autre qui puisse apporter non seulement leur vision, leur regard, pas uniquement pour les techniques, mais pour une approche que l'on se questionne sur ce qu'est l'humain, ce qui fait la spécificité d'une médecine faite par des êtres humains sur des êtres humains. La médecine occidentale ne se questionne pas sur ses faiblesses, quand elle ne réussit pas, elle dit simplement qu'elle n'a pas encore réussi. Alors, en fait, il y a des choses qui sont systémiques, évidemment il y a des choses qu'elle appelle des échecs, si l'on veut, pourquoi pas? Évidemment, elle peut continuer à évoluer en elle-même et trouver mieux comment faire ceci ou cela, mais elle a des défauts systémiques qu'elle ne voit pas, aucune institution n'est très capable de voir ses propres défauts systémiques, et là encore l'apport autre d'une médecine différente va être fondamentale pour éviter tout cela. Et puis deuxièmement, ça peut aller beaucoup plus loin, s'il y a un véritable dialogue, mais pas une confrontation. C'est toujours dans le dialogue que l'on va construire quelque chose qui sera différent. Moi, ce que j'espère, mais malheureusement sans trop d'espoir, c'est qu'il y a un véritable dialogue de médecine qui construise la médecine du futur, qui ne sera ni occidentale ni chinoise, et je regrette que d'autres médecines n'aient pas pu survivre aussi bien que la médecine chinoise classique, qui a conservé des textes et des pratiques, un art du diagnostic et une approche clinique cohérente. Peut-être existe-t-il d'autres médecines, comme la médecine ayurvédique? Je ne sais pas. Et il faut bien sûr que ce soit sérieux et éprouvé, mais il y a deux niveaux : un premier niveau, c'est d'empêcher la médecine occidentale de devenir hégémonique et de sombrer dans ses propres défauts et le deuxième niveau est de construire la médecine du futur.

RRR : Je vous remercie encore une fois d'accepter mon interview. C'est toujours dans le dialogue qu'on peut espérer une médecine de demain.

## RÉFÉRENCES

1. Chamfrault, Albert et Ung, Kang Sam (1957) : *Les livres sacrés de médecine chinoise. Tome 2*. Angoulême : Edition Coquemard.
2. Milsky, Constantin et Andrès, Gilles (2010) : *Su Wen (chapitre 38-39)*. Revue Française d'Acupuncture. 141 : 36-58.
3. Huisson, Albert (1973) : *Huang Di Nei Jing Su Wen*. Paris : gautier villars.
4. Lavier, Jacques (1990) : *Nei Tching Sou Wen*. Grez-sur-Loing: Pardès.
5. Unschuld , Paul et Tessenow, Hermann (2011) : *Huang Di Nei Jing Su Wen – An Annotated Translation of Huang Di's Inner Classic - Basic Questions*. Berkeley. Los Angeles: University of California Press.
6. Sivin, Nathan (1993) : *Huang ti nei ching. Early Chinese Texts, A Bibliographical Guide*. New Haven: Birdtrack Press.
7. Chen, Cheng (2012) : *Compilation of Translation Anthology and Re-canonization of Chinese Classics*. Shanghai: Shanghai Foreign Education Press.